

Luis
Sepúlveda
Daniel
Mordzinski
**Dernières
nouvelles
du Sud**

Métailié



DERNIÈRES NOUVELLES DU SUD



Extrait de la pub



Titre original : *Últimas noticias del Sur*

© Luis Sepúlveda and Daniel Mordzinski, 2011

By arrangement with Literarische Agentur Mertin Inh. Nicole Witt e.K.,
Frankfurt, Germany

Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 2012

ISBN : 978-2-86424-862-0

ISSN : 0291-0154

Luis SEPÚLVEDA

Photographies de
Daniel MORDZINSKI

DERNIÈRES NOUVELLES DU SUD

*Traduit de l'espagnol (Chili)
par Bertille Hausberg*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2012

*À Osvaldo Soriano mon frère de cœur.
Nous nous sommes quittés pour la dernière fois
à Buenos Aires. L'un a poursuivi son voyage
vers le Sud du Monde, l'autre vers le Sud de l'Âme.*

Aux braves gens qui nous ont accueillis au sud du 42^e parallèle.



À propos de ce livre

L'idée de ce livre est née un après-midi de 1996, en buvant du maté à Paris. Avec Daniel Mordzinski, mon *socio** dans tout ce qui va suivre, nous avons envie de dépasser la relation d'éternel concubinage texte-photo qui nous avait amenés à faire des reportages à travers le vaste monde pour des revues et des journaux. Il s'agissait toujours de commandes dont la longueur et le nombre de photos étaient prévus d'avance et qui, au moment d'être publiées, étaient souvent assujetties à des volontés oscillant entre le politiquement correct et la peur de perdre son travail. La censure moderne exercée non par la crainte du chômage mais par celle d'être "exclu du marché" n'interdit pas, elle biffe, coupe, "édite" au nom d'une lâche circonspection, d'une prudence pusillanime.

Nous sommes donc partis un jour vers le sud du monde pour voir ce qu'on allait y trouver. Notre itinéraire était très simple : pour des raisons de logistique, le voyage commençait à San Carlos de Bariloche puis, à partir du

* Terme qui désigne un ami, un camarade, un coéquipier.
(Toutes les notes sont du traducteur.)

42° parallèle sud, nous descendions jusqu'au Cap Horn, toujours en territoire argentin, et nous revenions par la Patagonie chilienne jusqu'à la grande île de Chiloé, soit trois mille cinq cents kilomètres environ. Cependant, malgré sa simplicité, cet itinéraire portait le sceau de ces Anglais qui entreprennent toujours des voyages pour confirmer une hypothèse et, quand celle-ci ne correspond pas à la réalité qu'ils découvrent, alors tant pis pour la réalité. Selon la nôtre, nous prétendions être capables de couvrir cette distance au cours de ce voyage, mais tout ce que nous avons vu, entendu, senti, mangé et bu à partir du moment où nous nous sommes mis en route nous a fait comprendre qu'au bout d'un mois nous aurions tout juste parcouru une centaine de kilomètres. N'étant pas anglais, nous avons oublié cette damnée hypothèse.

Quelques semaines après notre retour en Europe, mon *socio* m'a remis un dossier bourré de superbes photos, au format travail, et on n'a plus parlé du livre. Ce que nous avons vu et vécu dans le Sud est devenu un sujet de conversation entre amis, sa compagne et la mienne connaissent par cœur de nombreuses anecdotes sur ces journées de vagabondage et de vent, ses enfants et les miens ont écouté attentivement ces deux vétérans des grands chemins et ils suivront peut-être un jour nos traces. Nous n'en avons plus parlé car mon *socio* sait que les livres sont des animaux bizarres, imprévisibles, et que certaines histoires préfèrent qu'on les raconte autour d'un verre, elles aiment s'installer de mille manières dans la bouche du narrateur jusqu'au moment où elles, et elles seules, décident de se transformer en mots sur du papier.

Mes livres s'ordonnent toujours tout seuls, leur organisation est aléatoire, anarchique, parce qu'ils ne veulent pas être la mémoire de l'auteur mais une mémoire collective et ils s'écrivent peu à peu comme l'air pur et limpide que les meilleurs d'entre nous défendent de toutes leurs forces.

Sur chacune des histoires suivantes passe sans aucun doute le souffle des choses inexorablement perdues, cet "inventaire des pertes" dont parlait Osvaldo Soriano et qui représente le coût impitoyable de notre époque. Pendant que nous étions sur la route, sans but précis, sans limite de temps, sans boussole et sans tricheries, cette formidable mécanique de la vie qui permet toujours de retrouver les siens nous a amenés à rencontrer beaucoup de ces "barbares" dont parle le poème de Constantin Cavafy. Leurs rêves étaient redoutables, c'est pourquoi ils ont été anéantis et rejetés dans les territoires extrêmes dévolus aux "barbares" et, malgré tout, ces rêves ont semé l'insomnie chez les seigneurs du pouvoir qui ont pris conscience du danger du retour des "barbares" au point de transformer cette menace en obsession, si bien que les banques ont donné l'ordre de les discréditer ; incapables de penser tout seuls, certains se sont mis à trois pour écrire des livres sur "l'idiotie des barbares" et ces derniers leur ont répondu en plantant des forêts, en imaginant une alternative à la déshumanisation du système en vigueur, en organisant la vie pour que vivre soit un peu plus qu'un verbe.

C'est ainsi qu'en buvant du maté avec eux, les "barbares", nous avons vu l'aurore australe écrire avec une calligraphie électrique les derniers vers du poème de Cavafy :

*Mais la nuit est tombée et les barbares ne sont pas arrivés
aux dires de certains nouveaux venus de la frontière
les barbares n'existent plus
qu'allons-nous faire sans les barbares
ces gens étaient une sorte de solution.*

Drôles d'animaux que les livres. Celui-ci a décidé de sa forme finale il y a quatre ans quand nous volions au-dessus du détroit de Magellan dans un fragile coucou ballotté par le vent, le pilote pestait contre les nuages qui l'empêchaient de voir où diable se trouvait la piste d'atterrissage et les points cardinaux étaient une référence absurde, c'est alors que mon *socio* a signalé qu'il y avait, là en bas, quelques-unes des histoires et des photos qui nous manquaient.

Et il avait effectivement raison. Nous sommes revenus en Europe, lui en France, moi en Espagne et, une fois de plus, ce livre a cessé d'être notre principal sujet d'intérêt. Ce que mon *socio* a toujours ignoré, c'est que ce livre que j'écrivais lentement était mon refuge, le lieu auquel je revenais chaque fois que je me sentais bien car c'est le propre des beaux voyages à travers la mémoire.

Un jour, j'ai décidé que la rédaction finale était terminée et que l'heure des adieux était venue. Rien n'est plus difficile que de mettre un point final à une histoire ou à une série d'histoires qu'on aime. C'est un adieu définitif. On ne retrouvera plus le bonheur de ces pages qui prennent vie.

À sa naissance, ce livre était la chronique d'un voyage effectué par deux amis mais le temps, la violence des bouleversements économiques et la voracité des vainqueurs en ont fait un recueil de nouvelles posthumes, le roman d'une

région disparue. Rien de ce que nous avons vu n'existe plus aujourd'hui comme nous l'avons connu. D'une certaine manière, nous avons eu la chance d'assister à la fin d'une époque dans le sud du monde. De ce Sud qui est ma force et ma mémoire, ce Sud auquel je m'accroche avec tout mon amour et toute ma colère.

Voici donc les Dernières Nouvelles du Sud.

AUSTRAL



